

CIPRAINFO



Richesse biologique
et culturelle

**C'est la diversité
qui compte**

L'évènement de l'année :
Semaine Alpine 2008



Commission Internationale pour la Protection des Alpes
Internationale Alpenschutzkommission
Commissione Internazionale per la Protezione delle Alpi
Mednarodna komisija za varstvo Alp

www.cipra.org

Chères lectrices, chers lecteurs,

La création a fait don aux Alpes de la « biodiversité » et de la diversité culturelle, héritage naturel qui a été entretenu et préservé pendant des millénaires. Ainsi, l'agriculture a considérablement marqué de son empreinte la diversité des espèces. Au fil du temps, l'être humain a exploité la nature de différentes manières, créant une mosaïque de milieux. Aujourd'hui encore, l'exploitation de la nature et du paysage à des fins agricoles a une influence décisive sur le futur. Les dérives des transports, du tourisme et des résidences secondaires ne sont pas les seuls facteurs à mettre à mal la diversité : l'agriculture le fait aussi quand elle n'est pas proche de la nature. Une chose est claire : si la production agricole se développe sans égards pour l'écologie, la diversité écologique régressera considérablement. En revanche, le financement ciblé des prestations écologiques bénéficie à la nature et aux agriculteurs. C'est ce que montrent clairement les études suisses que nous présentons dans ce numéro de CIPRA Info.

Dans cette publication, la CIPRA se penche sur la diversité. Elle ne s'intéresse pas seulement à la biodiversité, mais aussi à la diversité des cultures, des langues et du facteur humain. Le maintien de la diversité alpine exige des mesures d'entretien, qui ne sauraient être mises en œuvre de manière identique dans toutes les régions. Dans ce domaine aussi, de nouvelles évolutions se dessinent : les Japonais investissent le Titlis, les Russes fréquentent les stations thermales chics, les Croates se retrouvent dans les cuisines des hôtels. Est-ce là une nouvelle source de diversité pour les Alpes ?

Selon la CIPRA, la Convention alpine aurait dû d'emblée être conçue pour la nature et la population. Or, elle a démarré sur d'autres bases : ce sont les Ministères de l'Environnement de toutes les Parties contractantes qui ont compétence en la matière, et l'un des premiers Protocoles rédigés est intitulé « Protection de la nature et entretien du paysage ». Le Protocole « Population et culture » n'est pas encore une réalité. La CIPRA continuera d'exiger que, dans sa pratique quotidienne, la Convention alpine soit une convention moderne de la durabilité conçue pour la végétation, les animaux et la population.

Josef Biedermann

Josef Biedermann, Trésorier de CIPRA International

Images de couverture : © Andreas Bosshard,
Hemma Burrger-Scheidlin,
CIPRA International,
Francesco Pastorelli/CIPRA Italie,
Christoph Püschner/Zeitenspiegel,
Frank Schultze/Zeitenspiegel,
Klaus Spielmann,
www.de.wikipedia.org,
www.pixelio.de,



Sommaire



La diversité biologique des Alpes s'explique par l'adaptation des plantes et des animaux au milieu, mais aussi par les divers modes d'utilisation mis en œuvre par l'être humain. Quel est le rôle de la diversité, et de quelle manière contribue-t-elle à enrichir la vie dans les Alpes ?

Page 4

Portrait : Silvio Barbero

Silvio Barbero est secrétaire national de Slow Food Italia. Depuis la constitution de Slow Food il a toujours occupé des postes à responsabilité dans le cadre de l'association.

Page 20



Quel rapport y a-t-il entre les *Älplermagronen* et la diversité culturelle ? Pour les lectrices et les lecteurs auxquels ce vocable ne dit rien, les *Älplermagronen* sont un mets du terroir suisse qui, depuis quelques années, connaît un véritable engouement parmi les plats minute.

Page 9

Dans le dernier numéro de CIPRA Info (n° 85), nous avons malheureusement omis de nommer Christine Kech, l'auteur de l'article « Une commune renonce à l'électricité d'origine nucléaire » (pp. 16-17).

- 4 Un plaidoyer pour la diversité**
La diversité enrichit la vie dans l'espace alpin
- 6 La nature alpine : un produit de l'Histoire**
Hommes et femmes, créateurs de paysages
- 9 La multiplicité des « mondes de vie » alpins**
Cultures et langues dans l'espace alpin
- 11 « Rien que » pour la nature ou pour la population ?**
Culture et société : les laissés pour compte de la Convention alpine
- 12 Nous possédons la clé de la biodiversité alpine**
L'exemple de la Suisse : influence de la politique agricole sur la biodiversité
- 15 Savoir vécu dans les Alpes**
L'utilisation de la biodiversité
- 18 Fromages, biodiversité culturelle et patrimoine**
Les fromages, vecteurs de biodiversité végétale, animale et microbiologique
- 19 Évolution du paysage de culture dans l'espace alpin**
Les projets de CIPRA Allemagne
- 20 « L'amour pour l'environnement peut passer aussi par la gourmandise ... »**
Portrait: Silvio Barbero
- 22 Mettre en réseau les partenaires pour relier les habitats**
Projet « Continuum » de CIPRA, ALPARC, ISCAR et WWF
- 23 Pour conclure**
- 24 Semaine alpine**

Au milieu de la revue vous trouverez le programme de la Semaine alpine 2008, qui aura lieu à l'Argentière-la-Bessée/F.

La diversité enrichit la vie dans l'espace alpin

Un plaidoyer pour la diversité

La diversité biologique des Alpes s'explique par l'adaptation des plantes et des animaux au milieu, mais aussi par les divers modes d'utilisation mis en œuvre par l'être humain. Quel est le rôle de la diversité, et de quelle manière contributelle à enrichir la vie dans les Alpes ?



© M.E. / pixelio.de

Des dizaines de milliers d'espèces animales et végétales vivent dans l'espace alpin. À égalité de superficie, la biodiversité alpine est plus développée – voire à certains endroits beaucoup plus développée – que celle des plaines d'Europe centrale. En effet, les montagnes et les vallées sont des structures écologiques qui influent sur le développement et le maintien des espèces. Ceci ne tient pas seulement au fait que les Alpes méridionales sont un lieu de transition vers la flore et la faune méditerranéennes, mais surtout à la structuration des paysages montagneux. Les montagnes sont des îlots, et les vallées qui les séparent jouent un rôle de barrière. Les conditions de vie locales varient considérablement en fonction de l'exposition au soleil, de l'altitude et du sous-sol.

La diversité résulte d'une adaptation

Depuis la fin de la dernière ère de glaciation, les plantes et les animaux se sont maintenus en altitude pour ne pas devoir migrer vers les lointaines régions nordiques où les glaciers s'étaient retirés. Voilà pourquoi de nombreuses espèces végétales et animales des Alpes sont dites « arcto-alpines ». Mais les peuplements alpins ne sont pas identiques à leurs homologues des régions nordiques, dont les aires de répartition sont généralement plus étendues. Ils en sont séparés depuis plus de 10 000 ans, si bien que l'évolution a suivi son cours. Dans les peuplements des îlots alpins, les populations reliques se sont différenciées du patrimoine génétique des espèces d'origine pour amorcer une nouvelle évolution. Plusieurs espèces répandues dans les Alpes et les régions nordiques ont donc formé des sous-espèces indépendantes. Les progrès de la biologie moléculaire ont mis en lumière l'ampleur de leurs différences. Chez les insectes, en particulier les papillons, ces modifications sont décelables dans le détail du dessin des ailes ou dans le choix des végétaux dont ils se nourrissent. Seuls les mammifères et les oiseaux, qui sont moins tributaires des conditions du milieu, ont accumulé dans leur organisme éléments et les modifications successives de leur patrimoine génétique depuis la période charnière de l'après-glaciation. Les modifications et les variations génétiques sont la matière première de l'évolution. Les espèces animales et végétales des Alpes se distinguent donc nettement par l'extrême diversité de leur peuplement, mais aussi par les variations naturelles. En outre, les nombreux individus mélaniques présents dans la faune d'altitude et les enveloppes protectrices spécifiques développées par les plantes indiquent que plus l'altitude augmente, plus les rayonnements UV s'accroissent, ce qui influence le patrimoine héréditaire. Par ailleurs, les montagnes permettent aux espèces chassées ou persécutées de se retirer dans des lieux moins anthropisés et dans un milieu naturel moins altéré. C'est le cas notamment des grands mammifères et des grands oiseaux.

La diversité des habitats naturels est à l'origine de la diversité des espèces.

La diversité résulte de l'action de l'homme sur la nature

La richesse des espèces alpines et leurs spécificités ne sont pas seulement le fruit de l'évolution naturelle qui est en cours depuis des dizaines de millénaires, voire plus. Si la nature alpine avait été livrée à elle-même, elle n'aurait jamais exprimé une telle diversité : l'être humain a donc considérablement contribué à son développement. L'exploitation de la nature, en particulier sa transformation en pâturages, a favorisé l'apparition de surfaces ensoleillées et ouvertes qui, en l'absence de l'homme, auraient été uniformément couvertes de forêts.

Les influences culturelles sont une source de diversité

La plupart des pâturages d'altitude – les alpages – résultent de l'action humaine qui, dès l'époque romaine et les peuplements celtiques préromains, a donné leur nom aux Alpes : selon certaines sources « Alpe/alpage » signifie « herbage d'altitude », et le pastoralisme a conféré à ce massif montagneux ses caractéristiques naturelles et culturelles originales. La présence du bétail et son exploitation adaptée à la productivité naturelle des alpages sont à l'origine de la diversité unique que nous apprécions aujourd'hui. Le pastoralisme a créé une mosaïque de conditions d'évolution. Cette dernière a favorisé des espèces végétales qui, à long terme, n'auraient pu survivre face à leurs concurrents plus aguerris. Le pâturage produit une « sélection » de la végétation en privilégiant certaines espèces par rapport à d'autres et multiplie les microstructures et microclimats, déjà très nombreux en montagne. Il en va de même pour les forêts, que la sylviculture traditionnelle a enrichies bien plus que ne l'aurait fait la nature à elle seule.

Les modes d'utilisation de la nature varient en fonction des traditions culturelles. Chaque groupe culturel de l'espace alpin a développé un rapport spécifique à la nature en fonction de son système politique et social et de ses croyances, ce qui n'a pas été sans influencer sur le milieu naturel environnant.

Depuis des siècles, les conditions naturelles sont étroitement liées aux influences culturelles. Elles sont à l'origine du dynamisme de la diversité. Parce que les conditions météorologiques et le relief en montagne rendent la vie dure aux animaux et aux hommes, des siècles de pratiques agricoles ont façonné de nombreuses variétés d'animaux domestiques, adaptées au terrain. Certains animaux, la plupart sans doute, sont certes moins performants que leurs homologues élevés dans les plaines, qui sont le fruit d'une sélection poussée. Mais les « performances » ne se mesurent pas seulement au rendement annuel en lait ou en viande de chaque tête de bétail : il faut aussi prendre en compte la capacité des animaux à s'adapter aux conditions de vie en montagne. Sur ce point, les expérimentations et sélections réalisées par l'agriculture alpine ont permis d'atteindre des résultats excellents. Les races d'animaux domestiques sont donc la preuve tangible que la caractéristique première de la nature alpine est son adaptation à des conditions de vie uniques.

La diversité est un capital

Les animaux domestiques nous montrent qu'on ne peut pas tout demander à une race, et que les races parfaitement adaptées dans une région peuvent être totalement inadéquates dans un autre lieu, où les conditions de vie sont différentes. Les sylviculteurs en sont parfaitement conscients, qui s'efforcent depuis près de 200 ans de créer de nouvelles plantations en utilisant des semences ou de jeunes plants adaptés au milieu. Ces aspects ont une dimension économique, car ils permettent de réduire les coûts et d'améliorer les rendements. Argent, investissements et rendements : autant d'aspects essentiels pour l'économie touristique. Si les montagnes n'étaient qu'un décor interchangeable dont les sommets, les forêts et les vallées seraient en tous lieux identiques ou qu'il n'y avait plus de prairies fleuries égayées par des nuées de papillons, les visiteurs s'en détourneraient.

Il en va de même pour la diversité culturelle. Plus son spectre est étendu et plus le potentiel d'idées et d'innovations qu'elle génère est diversifié : voilà donc autant d'opportunités d'éveiller la curiosité et de susciter l'émotion.

Les Romains en étaient conscients qui, avec l'expression « *variatio delectat* », exprimaient un adage toujours valable aujourd'hui et qui le sera encore demain. C'est la diversité qui est source de joie, et non l'uniformité. Si l'idée du clonage, qui produit des individus en tous points identiques, nous fait horreur, c'est que la différence est essentielle : la diversité est intimement liée à la joie de vivre. Nous sentons qu'il est juste et bien de se différencier des autres, mais nous n'en avons découvert que récemment la signification biologique : la manifestation extérieure de la diversité est l'expression d'une diversité intime. Ceci s'applique tout particulièrement aux systèmes immunitaires : plus ils sont proches, plus les germes pathologiques prolifèrent et mieux ils échappent aux défenses intrinsèques de l'organisme. Ce qui est vrai pour l'homme l'est aussi pour la nature. La diversité est une assurance contre les aléas de la vie. C'est donc un capital pour l'avenir.

Josef H. Reichholf, Collection zoologique nationale & Université technique de Munich



À travers son action sur le paysage, l'être humain contribue de manière décisive à la diversité de la nature alpine.

Hommes et femmes, créateurs de paysages

La nature alpine : un produit de l'Histoire

Pour le voyageur, pour le touriste, qui vient des grandes villes ou des plaines urbanisées, les Alpes apparaissent comme un des derniers refuges d'une nature préservée. Cette impression est renforcée par la présence de nombreux espaces « protégés » sur le plan légal, au nom de la nature, qui signalent et popularisent l'exceptionnalité de la nature alpine.



© Frank Schultze/Zeitenspiegel

ser. Ils étaient persuadés d'explorer un monde archaïque, proche des origines ; cette idée d'une nature encore vierge, témoignage d'un monde disparu n'a cessé depuis d'organiser notre perception des Alpes.

Influence de l'Homme

Pourtant dès la fin des glaciations quaternaires, entre -14 000 et -10 000 BP des chasseurs-cueilleurs accompagnent la reconquête par la végétation des terres libérées des glaces, bientôt suivis par les premiers pasteurs du néolithique poussant leurs troupeaux de chèvres et de moutons vers les pelouses alpines... Si bien qu'on a pu prouver que beaucoup d'alpages ont très tôt été utilisés. Certains botanistes estiment même que si la limite supérieure de la végétation arborée est assez basse dans les Alpes du Sud françaises cette particularité serait due à une présence particulièrement précoce des troupeaux de petit bétail qui auraient empêché l'installation de la forêt. Jusqu'au Moyen Age les bovins semblent avoir été plus rares, car plus difficiles à nourrir l'hiver, et se reproduisant moins rapidement... Et, de plus, ils étaient beaucoup plus petits et maigres que ceux que l'on peut admirer aujourd'hui...

La présence humaine n'a cessé de se renforcer avec les progrès technologiques qu'ont amené la métallurgie du bronze, puis celle du fer. La pression démographique, le besoin de se nourrir, de se chauffer, d'habiter ont conduit à une exploitation de plus en plus forte des ressources qu'offrait le milieu alpin. Cette forte présence humaine a pesé, de façon continue, sur la nature alpine. Ainsi les forêts ont toujours été exploitées : bois pour le chauffage et la cuisson des aliments, bois pour la construction locale, ou encore forêts pâturées... Mais aussi bois exportés vers les plaines

Les Alpes sont-elles l'une des dernières oasis de nature intacte ? Beaucoup de vallées alpines urbanisées sont loin de la représentation idyllique que s'en font les touristes.

Il est vrai que l'occupation humaine est moins dense qu'ailleurs et que les formes de la nature y sont évidentes : cimes élancées, vallées profondes, neiges hivernales, glaciers et forêts imposent leur masse étonnante pour qui vient des plaines. Mieux encore en quelques kilomètres d'ascension on peut passer d'un paysage méditerranéen bien typé à des alpages où se rencontrent des plantes subarctiques et des animaux originaux et spectaculaires comme le chamois et la marmotte. Faire une ascension c'est passer ainsi du monde civilisé à une nature en quelque sorte exotique... C'est avec cet état d'esprit que les premiers savants, au XVIII^{ème} siècle, se sont lancés à l'assaut de la montagne, pour observer, herbori-

pour la construction ou la marine. Les forêts surexploitées ou « entretenues » sous la tutelle d'administrations ne ressemblent en rien à ce que seraient des forêts naturelles. Certaines espèces ont été privilégiées comme l'épicéa (*Picea excelsa*), les résineux ont toujours été coupés à l'âge adulte sans jamais vieillir. Et le taillis est la forme la plus courante d'exploitation des bois de chauffage : pour abattre à la hache et débarder avec des animaux, le plus commode était d'avoir des arbres de petite taille, donc jeunes. Si bien que les forêts des Alpes, telles que nous pouvons les admirer, sont le produit d'une longue histoire...

La pression démographique a aussi amené, dans un premier temps, une intensification des cultures. Les céréales sont depuis le néolithique la base de l'alimentation des populations alpines ; les meilleures terres étaient consacrées à la culture : épeautre, blé, orge, seigle en altitude. Ainsi grâce à de tout petits champs, cultivés avec acharnement, une population nombreuse pouvait se maintenir. Vers 1850 les villages de tout l'Arc alpin connaissent leur maximum démographique grâce à la culture des céréales et depuis peu de la pomme de terre. Puis, avec l'émigration, les terres se libèrent, l'élevage bovin progresse, les prés de fauche remplacent les champs cultivés. Les photographies témoignent de la grande transformation des paysages depuis les années 1950 : ces villages entourés de prairies verdoyantes qui aujourd'hui nous apparaissent immuables, sont finalement très récents.

La fin de la pression démographique, l'abondance des prairies, parfois même l'abandon de toute agriculture, la reconquête par les bois et les forêts de nombreuses pentes, ont amené le développement (bien aidé par les lâchers de chasseurs) d'une faune peu présente jusqu'ici dans les Alpes : cerfs, chevreuils, sangliers abondent désormais, entraînant le retour de leurs prédateurs, lynx et loups... La diminution de la main d'œuvre et la mécanisation ont entraîné – autre grande transformation – un abandon des pentes les plus raides. Dans les paysages des Alpes piémontaises, les terrasses, sont aujourd'hui particulièrement abandonnées : mais ces friches sont d'une grande richesse

en espèces animales et végétales, la biodiversité y est maximale, au moins pour un temps !

Une nature soi-disant intouchée

Devant les paysages que l'on considère comme les plus naturels des Alpes, on commet en général deux erreurs : la première est de considérer que les hommes sont arrivés dans des espaces vierges, qu'ils ont colonisés, voire abîmés ; ces paysages nous n'en aurions que des restes plus ou moins complets, l'équivalent de chefs-d'œuvre, de monuments plus ou moins en ruine qui auraient un rôle de rappel. En fait les

urbanisés, en particulier les basses vallées, créant des couloirs urbanisés qui séparent les massifs isolant certaines populations animales ou végétales. D'autres secteurs ont perdu en quelques décennies l'essentiel de la présence et de l'action humaine. L'évolution de ces zones abandonnées par le travail de l'agriculture, par l'exploitation des bois, est très intéressante : une nouvelle dynamique se met en place, sans que l'on puisse préjuger du moment où un équilibre sera atteint.

Mais les Alpes n'évoluent pas seulement en fonction de l'activité économique : industrialisation, urbanisation, recul de

Certaines régions sont très urbanisées. Dans d'autres, la présence et l'action de l'homme n'ont cessé de décliner.

hommes sont arrivés avec la flore et la faune qui colonisaient les terres libérées des glaces : le paysage est aussi un produit – en continu – de l'action de l'homme.

La seconde erreur consiste à penser que la pression de la modernité est continue et s'accélère. En fait elle est très inégale. Certains secteurs sont très

l'agriculture. Ce qui est plus original et plus marqué qu'ailleurs en Europe, c'est le fait que les Alpes sont ce que l'on pourrait appeler un objet de désir, ce qui n'est pas sans conséquences.

Le premier désir est sans doute le désir touristique : voir et séjourner. Si pendant longtemps les stations de séjour, que ce soit pour des raisons sportives (alpinis-

© Uwe Steinbrich / pixelio.de



Sous l'effet du développement de la mécanisation, les versants escarpés ne sont plus exploités. En revanche, l'exploitation s'intensifie dans les régions de plaine.



© CIPRA International

Lutter contre les effets du changement climatique avec des canons à neige revient à se battre contre des moulins à vent.

me), climatiques (cures d'air, sanatorium), ont concentré l'essentiel des touristes leur impact, à l'échelle des Alpes, était assez faible. Avec les sports d'hiver il en va déjà tout autrement : le séjour hivernal est devenu massif et les conséquences en sont bien connues. L'urbanisation a atteint le niveau des alpages, avec des dégâts écologiques importants. De plus certaines formes de pratiques sportives doivent être réglementées pour éviter des dommages sur la faune (dérangement) voire sur la flore. Les sports mécaniques sont évidemment les plus agressifs, mais certaines pratiques comme le ski ou la raquette font localement des dégâts

L'esthétisation des paysages

Mais nous sommes dans ce cas dans des formes assez classiques de modifications environnementales, voire de destruction de milieux. L'action de notre société peut-être plus subtile et plus ambiguë en faisant correspondre les milieux, les paysages à un idéal, que l'on a fabriqué historiquement. Ainsi il existe dans les différents pays de l'Arc alpin, des plans paysagers, des prescriptions architecturales, qui visent à maintenir une esthétique. Mais cette esthétique a été fixée souvent au XIX^{ème} siècle par la peinture et la photographie : elle est un produit de ce qu'on peut appeler l'histoire des sensibilités, qui est

une histoire culturelle. Ces actions de conservation esthétique sont intéressantes si elles s'appuient, avec lucidité, sur une très bonne connaissance des évolutions des « paysages culturels », elles sont très discutables si elles tentent de reproduire une montagne imaginaire. On assiste à une banalisation généralisée qu'on appelle la « disneylandisation » des Alpes, qui consiste à sélectionner et répéter des éléments supposés typiques, et commercialement rentables.

On peut de la même manière s'interroger sur les paysages naturels dans leur relation avec les politiques de conservation de la faune, de la flore et des milieux naturels. Dans les Alpes on a sélectionné des espaces protégés surtout dans la haute montagne où se trouvaient les animaux et les plantes les plus originaux, délaissant la moyenne montagne et surtout les grandes vallées intralpines aujourd'hui en passe d'être totalement urbanisées. La politique de protection consiste souvent à postuler un état d'équilibre, une autorégulation des espèces. Ce n'est pas toujours vrai et des espèces peuvent devenir envahissantes, d'autres peuvent s'implanter, d'autres régresser. Même les espaces protégés ont leurs dynamiques. Aussi il existe des pratiques de « gestion » dans certains espaces protégés, par la chasse (régulation) ou des travaux de type agricole,

pratiques qui nous renvoient à notre idéal d'une nature alpine...

Dans le territoire européen les Alpes ont obtenu dès le XVIII^{ème} siècle le statut d'une région admirable et étrange, où la nature semblait plus présente et plus authentique qu'ailleurs. Pourtant la présence et l'action des hommes sont continus depuis le retrait des glaciers. Mieux-même l'intérêt de nos sociétés pour les Alpes, dans lequel le tourisme joue un rôle essentiel, influe sur l'évolution de la nature alpine : les politiques de protection et de conservation de la nature sont aujourd'hui un instrument essentiel de production des espaces naturels.

Jean-Paul Guérin, Professeur à l'Université de Grenoble, Institut de Géographie alpine

Cultures et langues dans l'espace alpin

La multiplicité des « mondes de vie » alpins

Quel rapport y a-t-il entre les *Älplermagronen* et la diversité culturelle ? Pour les lectrices et les lecteurs auxquels ce vocable ne dit rien, les *Älplermagronen* sont un mets du terroir suisse qui, depuis quelques années, connaît un véritable engouement parmi les plats minute.



© Alexander Hauk / bayern-nachrichten.de / pixelio.de

Des langues différentes, des mondes de vie différents, une seule équipe de foot. Le sport crée des liens et rassemble des personnes d'origines culturelles différentes.

Ce plat n'est pas à proprement parler lié au terroir, comme l'indique l'origine du terme *magronen*, qui dérive de *macaroni*, et a été introduit en Suisse centrale au XIX^{ème} siècle par les ouvriers italiens qui travaillaient à la construction du tunnel du Saint-Gotthard. Résultat : un plat hybride, et un mot hybride formé du terme allemand *Äpler* et du mot germanisé *magronen*.

Le rapport entre la « culture » et les *Älplermagronen* n'est peut-être pas aussi évident pour tout le monde. La culture est l'un de ces mots que l'on associe à des concepts fort différents : pour certains il évoque la culture noble du KKL, le centre culturel ultra moderne de Lucerne, pour d'autres la culture quotidienne des éleveurs de moutons, pour d'autres encore les légendes et superstitions ou... les langues. Bien qu'il soit courant d'associer les « langues » aux « cultures », ces deux aspects ne sont

pas les revers d'une même médaille. Malgré leur étroite imbrication et leurs interactions réciproques, la culture ne détermine pas la langue et vice-versa.

La dynamique des mondes de vie alpins

Lors d'une conférence intitulée « Diversité culturelle dans l'espace alpin » (2002), l'ethnologue Hans-Rudolf Wicker a affirmé que l'on devait remplacer l'expression « culture alpine » par « monde de vie alpin » pour éviter le concept chosifié et holistique de culture.

Les éleveurs de moutons du Haut-Valais partagent le même monde de vie, tout en participant au monde du travail de la Lonza, où ils sont employés comme ouvriers de l'industrie. Les touristes de Zermatt et de St-Moritz partagent pendant quelques jours le monde de vie des autochtones et des travailleurs immigrés portugais ou autrichiens. Ou encore, certains citadins viennent dans les Alpes le temps d'un été pour garder les animaux des agriculteurs des plaines et fabriquer des fromages de montagne, qui seront commercialisés au rayon des spécialités alpines dans leurs villes d'origine.

Loin d'être statiques, figés et immuables, les mondes de vie alpins constituent un patchwork diversifié, dynamique et en pleine mutation. Les montagnes, les sommets, le paysage et la rigueur semblent immuables, mais ils changent et se transforment en permanence. Ce qui évolue le moins dans l'esprit des gens, c'est l'image qu'ils se font de la culture alpine : ils continuent de parcourir le tronçon montagneux du Lötschberg en contemplant, à la sortie du tunnel au-dessus d'Hohtenn, la vallée du Rhône baignée de soleil – ignorant superbement le fond de la vallée envahi de bâtiments industriels, commerciaux et d'habitation, de routes et de voies ferrées, ainsi que le parcours ca-



© Adoif Ritsch / pixelio.de

À gauche : les coutumes – telle que l'érection de l'arbre de mai – expriment l'identité du groupe

À droite : les dictionnaires aident à se comprendre, mais ils ne peuvent appréhender la diversité des dialectes parlés.

nalisé du Rhône qui forme une ligne droite... comme s'ils apercevaient encore les parcelles et les arbres fruitiers dont leur parlaient leurs grands-parents.

L'usage de la langue comme symbole identitaire

Dans ces mondes de vie diversifiés, les langues jouent un rôle majeur : elles ne servent pas seulement à se comprendre, mais expriment l'identité sociale et l'appartenance à une communauté linguistique. Elles constituent également une ligne de démarcation à l'égard de ceux qui ne parlent pas la langue.

Il est peu probable qu'une touriste se rendant au bureau de poste d'Evolène, dans le Val d'Hérens, au-dessus de Sion, comprenne la conversation d'un client local avec l'employé : les autochtones parlent le Patois valaisan que les gens de Bagnes, à quelques vallées de là, ne comprennent pas, manifestant ainsi leur appartenance à Evolena, comme se nome le village en patois valaisan. En s'exprimant dans ce patois, ils excluent la touriste qui les écoute, mais aussi les gens de Sion, qui ne parlent que le français. Mais quand le client local du bureau de poste descend vers Sion pour supporter l'équipe du FC Sion contre le FC Zurich, il encourage les Sionnais en français, tandis que les supporters haut-valaisans de la même équipe le feront en Walliseritsch (Haut Valaisan).

Français, Patois valaisan, Walliseritsch

– ne compare-t-on pas ici des choses qui ne sont pas comparables ? Oui et non. Non, parce que ces trois langues servent les objectifs de leurs locuteurs. Oui, parce qu'elles remplissent des objectifs différents. Parmi ces trois langues, la seule à être écrite de manière régulière et par un grand nombre de personnes est le français. Elle est parlée et comprise par beaucoup plus de personnes que les deux autres langues : langue

presque partout en contact (parfois également en conflit) avec d'autres langues : l'italien et le ladin dans le Haut-Adige, le rhéto-roman et l'italien dans les Grisons.

Quant à l'italien, c'est la langue nationale de l'Italie, mais d'ouest en est (de Savona à Gorizia), on trouve des dialectes provençaux (ou occitans), piémontais, franco-provençaux, lombards et vénitiens dans les vallées et les zones

Le tourisme attire dans les montagnes des personnes d'origines culturelles fort diversifiées.

nationale des États de la francophonie, elle est apprise comme langue étrangère ou deuxième langue. En d'autres termes : seule l'une de ces trois langues est bien consolidée, contrairement aux autres.

Entre langue nationale et dialecte

Le français, l'italien, l'allemand, le rhéto-roman et le slovène sont les langues nationales des huit États alpins (y compris Monaco). Mais ces cinq langues ont des structures très différentes.

L'allemand par exemple – langue nationale de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Suisse et du Liechtenstein – comporte diverses formes dialectales bavaroises et alémaniques. Dans le Haut-Adige, l'allemand a le statut de langue régionale ; il se décline en nombreux dialectes, qui sont surtout parlés à la campagne. Par ailleurs, l'allemand est

d'altitude encore habitées. L'occitan est reconnu comme langue à part entière depuis 1999 ; dans la Vallée d'Aoste, le français a le statut de langue régionale et, dans certaines anciennes colonies Walser, on parle encore le walser. Pour combien de temps encore ? Difficile à dire. Le ladin des Dolomites est reconnu comme langue régionale, en particulier dans la Province autonome du Haut-Adige. Le romanche des Grisons (Suisse), le ladin des Dolomites et le furlan (frioulan, Italie) sont des langues à part entière et non des dialectes de l'italien (bien que, pour des raisons historiques, on les considère depuis toujours comme telles). À l'est, on trouve quelques îlots bavarois, ainsi que des dialectes slovènes sur le territoire italien.

Le slovène – langue nationale de Slovénie – connaît également des variantes dialectales et, en Carinthie et en Styrie,



© CIPRA International

cette langue minoritaire est reconnue légalement. Ces derniers temps, ce statut est sérieusement remis en cause par les mouvements d'extrême droite. Par ailleurs, l'adhésion de la Slovénie à l'UE a modifié la donne linguistique du pays. Enfin, n'oublions pas les langues du tourisme et des migrations : l'anglais est parlé à Leysin, Gstaad, Zermatt, Interlaken ; l'hindi et l'urdu sur le Jungfraujoch ; le japonais sur le Titlis ; le chinois sur le mont Pilatus ; l'espagnol, le serbe, le croate, le turc dans les cuisines des hôtels et les hôpitaux – voici autant d'éléments constitutifs d'un monde de vie alpin diversifié et en constante évolution. Les gens n'appartiennent pas seulement à l'un de ces mondes mais à plusieurs, si bien qu'ils ne parlent pas une seule langue, mais plusieurs. La diversité culturelle de l'espace alpin est alimentée par de multiples sources et suit de nombreux parcours, y compris celui qui aboutit à l'extinction des langues et des cultures. C'est le cas notamment des langues qui ne sont plus transmises ou enseignées : quand les parents estiment que la langue cultivée est un ascenseur social, ils ne communiquent plus que dans cet idiome avec leurs enfants. Outre les parents, les systèmes scolaires nationaux sont interpellés : avec leur aide, on peut continuer d'enseigner les langues et contribuer ainsi à la pérennité de la diversité culturelle.

Iwar Werlen, Université de Berne, Institut de linguistique

Culture et société : les laissés pour compte de la Convention alpine

« Rien que » pour la nature ou aussi pour la population ?

Selon ses adversaires, la Convention alpine est un accord de protection de la nature. La CIPRA leur donne raison. Mais ce traité international devrait en réalité être bien plus que cela.

La Convention alpine décrit en termes généraux les 12 domaines d'actions dans lesquels les Parties contractantes – à savoir les États alpins et l'UE – souhaitent coopérer et engager des actions. Les détails sont réglementés par les protocoles d'application de la Convention. Les domaines d'actions sont énumérés à l'article 2, paragraphe 2 de la Convention, dont le titre complet est « Convention sur la protection des Alpes (Convention alpine) ». Il est donc bien question de « protection » : voilà pourquoi, dans toutes les Parties contractantes, les compétences attachées à la Convention alpine relèvent des ministères de l'Environnement.

Or, la Convention alpine aurait bien plus à offrir : le tout premier domaine dans lequel les Parties contractantes s'engagent à prendre des « mesures appropriées » est le domaine « population et culture ». On y énonce le « respect, le maintien et la promotion de l'identité culturelle et sociale de la population qui y habite », et la « garantie de ses ressources fondamentales, notamment de l'habitat et du développement économique », ainsi que l'« encouragement de la compréhension mutuelle et des relations de collaboration entre la population des Alpes et des régions extra-alpines ».

© Gesellschaft für ökologische Forschung



La Convention alpine constitue dès lors le fondement d'une multitude d'activités que les États alpins sont susceptibles de déployer seuls ou ensemble, pour montrer qu'elle n'est pas seulement une « Convention de protection ». Voilà pourquoi la CIPRA demande depuis plusieurs années déjà un protocole d'application de la Convention alpine dans le domaine population et culture. Or, contrairement aux autres secteurs (protection de la nature, tourisme, énergie et transports), les Ministres de l'Environnement des États alpins se sont contentés d'une déclaration non contraignante dans ce domaine. Sous la houlette de l'Autriche et de l'Italie, la déclaration doit acquérir une visibilité concrète, notamment auprès de la population. La CIPRA suivra de près cette évolution et rappellera si nécessaire les acteurs politiques à leurs engagements.

Andreas Götz, Directeur de CIPRA International

L'exemple de la Suisse : influence de la politique agricole sur la biodiversité

Nous possédons la clé de la biodiversité alpine

Pourquoi le lis de saint Bruno pousse-t-il dans certaines prairies et le trèfle violet ou la houlque dans d'autres ? Pourquoi un majestueux érable se dresse-t-il ici, alors qu'une forêt de mélèzes s'est installée plus loin ? Pourquoi le dectique ne chante-t-il pas dans tel pâturage ? L'altitude et l'exposition y sont certainement pour quelque chose, au même titre que le sol et le climat. Mais la réponse principale à toutes ces questions réside dans l'être humain.



© Andreas Bosshard

Les Alpes sont entrées depuis longtemps dans l'ère de l'anthropocène. Pour comprendre la biodiversité alpine, il faut comprendre en premier lieu l'activité déployée par l'homme dans l'espace alpin, ainsi que les interactions entre culture et nature : ces facteurs expliquent pourquoi les forêts poussent à certains endroits, les prairies grasses à d'autres, pourquoi on trouve des résidences secondaires dans certains lieux, tandis qu'au sommet des versants, les prairies riches en biodiversité sont jonchées de lis de saint Bruno mais désertées par les dectiques.

Il est cependant surprenant de constater que les activités humaines les plus marquantes pour la biodiversité ne sont pas celles générées par la société des services et des loisirs, à savoir les transports, le tourisme, les constructions ou les pistes de ski. L'activité de loin la plus marquante est l'agriculture, même si, dans l'espace alpin comme dans d'autres régions, elle n'occupe plus guère qu'une minorité de la population. Dans les montagnes de la Confédération helvétique, à peine 7 % de la population agricole exploite et transforme plus de la moitié de la surface utile. Par ailleurs, on estime qu'en Suisse, environ 90 % de toutes les surfaces montagneuses riches en espèces sont des surfaces agricoles.

L'agriculture, un facteur celf

La principale question qu'il faut se poser pour appréhender la biodiversité n'est donc pas d'ordre écologique, mais social : comment l'agriculture fonctionnetelle ? Pourquoi les agriculteurs décident-ils d'exploiter certaines surfaces plutôt que d'autres ? Les réponses à ces questions sont fort complexes, elles exigent d'être traitées au cas par cas et nombreux sont les éléments qui nous échappent. Plusieurs facteurs entrent en jeu, notamment des facteurs d'ordre personnel, culturel, historique, spatial, juridique, social et structurel, sans compter le marché et l'économie. On dit que l'agriculture est un objectif multidimensionnel. Toutefois, et ceci est particulièrement vrai pour les régions de montagne helvétiques, le facteur qui se détache nettement des autres quand on y regarde de plus près est la politique agricole.

Ceci s'explique d'une part par des raisons purement économiques : en Suisse, sur cinq francs produits par l'agriculture de montagne, quatre proviennent directement ou indirectement de la politique agricole et non du libre marché des produits alimentaires. Par ailleurs, la politique agricole prévoit d'innombrables mécanismes d'incitation liés au versement d'aides financières.

90% de toutes les superficies particulièrement riches en espèces dans les régions de montagnes suisses se trouvent en zone agricole.

Scénario : Modifications jusqu'en 2017 par rapport à la situation actuelle				
	I comme aujourd'hui	II sans paiements	III paiements forfaitaires	IV Indemnisation des prestations
Hypothèses des scénarii				
Montant total des paiements agricoles directs	=	↘↘	=	=
Dont contributions pour prestations définies	=	↘↘	↘↘	↗↗
Impacts				
Biodiversité	↘ ↘↘ (-23%)*	↗ ↘↘↘↘ (-85%)*	↘↘↘ ↘↘↘ (-66%)*	↗↗ ↗↗ (+17%)*
Beauté du paysage	↘ ↘	↘ ↘	↘↘ ↘↘	↗ ↗
Revenu agricole total	→ ↘	↘↘ ↘↘↘↘	↗ ↗	↘ ↗
Établissements humains décentralisés / exploitation sur une large étendue	→ ↘	→ ↘↘↘↘	→ ↘	→ ↗

Impact des quatre scénarii sur la nature, le paysage et l'agriculture helvétiques.

Légende : Flèches ascendantes et descendantes : augmentation/réduction par rapport au niveau actuel, 1 flèche : impact faible, 4 flèches : impact fort, «=» : inchangé. Rouge : impact sur le Plateau suisse et sur les lieux bénéficiant d'une situation favorable. Bleu : Impact dans les régions de montagne; * Modification des surfaces riches en espèces d'ici 2017.

Source : Stöcklin et al. 2007 (régions de montagne) et estimations de Vision Landwirtschaft (Plateau suisse et régions bénéficiant d'une situation favorable).

Scénarii d'avenir

Le « Programme national de recherche sur les Alpes » (PNR 48), mené pendant cinq ans, s'est achevé l'été dernier. La synthèse scientifique de ce projet d'envergure, qui a mobilisé des dizaines de chercheurs suisses, s'est focalisée sur les liens que la politique agricole entretient avec la biodiversité (Stöcklin et al. 2007). Les auteurs se sont demandé ce qu'il adviendrait si la politique agricole était modifiée dans les lieux stratégiques. Ils ont évalué les conséquences d'une telle modification en effectuant des modélisations sur un horizon temporel de 10 ans. Les résultats qu'ils ont obtenus sont résumés ciaprès (figure 1).

À l'avenir, des surfaces riches en espèces équivalent à l'étendue de 10 terrains de football pourraient continuer de disparaître chaque jour.

Si, dans les années à venir, on conservait le système actuel, la biodiversité et la qualité du paysage continueraient de régresser. Chaque jour, des surfaces riches en espèces, d'une superficie équivalent à 10 terrains de football disparaîtraient. Ce phénomène s'explique par l'abandon des terres, mais aussi par la progression du pastoralisme et par l'intensification de l'action humaine. D'ici les 10 prochaines années, les montagnes helvétiques auront perdu 23 % des surfaces riches en espèces, soit cinq fois la superficie du lac de Thun. La politique passerait ainsi largement à côté des objectifs qu'elle s'est elle-même fixés, à savoir le maintien et la promotion de la biodiversité. Mais la politique agricole pose aussi problème au niveau international, car elle ne respecte pas la Convention sur la diversité biologique ratifiée par la Suisse en 1994, qui l'engage au maintien de la biodiversité (voir encadré).

La situation serait encore plus grave en l'absence de paiements directs : sans aides publiques, de larges pans de l'agriculture de montagne s'effondreraient, et la forêt reprendrait ses droits

sur les versants et dans les vallées. Une grande partie de la biodiversité – en particulier les espèces rares et menacées – disparaîtrait avec les surfaces. En revanche, les terrains bien situés seraient exploités de façon encore plus intense qu'aujourd'hui.

La nature et le paysage auraient également tout à perdre d'un système de paiements directs tel qu'il existe actuellement, mais assorti de servitudes et de conditions moins rigoureuses, ce qui équivaldrait à des paiements d'une nature encore plus forfaitaire qu'aujourd'hui sans exigences de prestations.

Les résultats du scénario IV sont particulièrement intéressants. Les scientifiques se sont demandé ce qu'il se passerait si les aides étaient destinées à l'indemnisation de certaines prestations dans une démarche équitable et incitative. Ce changement de système marquerait un tournant. Le nombre d'espèces recommencerait à augmenter pour la première fois depuis des décennies, et il est à noter que la situation économique de l'agriculture de montagne et la productivité des denrées alimentaires pourraient également en bénéficier.

Conclusion : le système actuel des paiements directs est certainement plus profitable à la biodiversité et à la durabilité que l'absence de tout système ou qu'un système basé sur des



L'agriculture et la politique agricole influencent la diversité biologique de manière durable.

indemnités forfaitaires. Néanmoins, ce dispositif est loin de répondre à tous les objectifs de la durabilité. Il pourrait être nettement amélioré, ce qui permettrait d'atteindre, voire de dépasser les objectifs politiques sans besoin de financements supplémentaires.

Pour une réorientation de la politique agricole

Ainsi, l'avenir de la biodiversité alpine est largement entre nos mains. Contrairement aux nombreux autres facteurs concomitants qui influent sur l'avenir de l'espace alpin, les aides publiques à l'agriculture sont un élément clé qui est susceptible d'être modifié. Dans les années à venir, la répartition des aides et leurs conditions d'octroi donneront matière à discussion, notamment à la lumière des nouvelles connaissances générées par le programme de recherche PNR 48 et par de nombreuses autres études d'évaluation. Le débat risque d'être houleux, car les intérêts en jeu ne manquent pas.

Comme nous le montre le passé, la politique agricole est un système inerte, et il serait illusoire de croire que les études – aussi convaincantes soient-elles – ou les adaptations à elles seules amorceront des réformes décisives. Pour ce faire, il faut que les acteurs soient connectés au sein de vastes réseaux et qu'ils se reconnaissent dans ces idées et ces objectifs. C'est dans cette optique qu'a récemment vu le jour l'association « Vision Landwirtschaft », qui a pour ambition d'affirmer une politique agricole transparente, conforme à la Constitution et basée sur une indemnisation équitable des multiples prestations d'utilité publique rendues par l'agriculture paysanne. La biodiversité et la qualité des paysages culturels ne sont que deux aspects des prestations fournies par l'agriculture paysanne, mais leur importance est cruciale et incontournable.

Andreas Bosshard, propriétaire d'un bureau d'études et de recherches (www.agraroekologie.ch) et directeur de l'Association Vision Landwirtschaft.



Vision Landwirtschaft est une association d'utilité publique. Le Conseil d'administration, le secrétariat et le conseil consultatif se composent d'experts reconnus et indépendants issus de diverses disciplines du secteur agricole – agriculteurs en exercice, écologues, économistes, agronomes et opérateurs culturels. En tant qu'organisation spécialisée indépendante opérant en réseau, Vision Landwirtschaft effectue des analyses techniques et élabore des propositions concrètes pour réformer la politique agricole dans le sens d'une agriculture multifonctionnelle, durable et paysanne. La mise en œuvre des propositions concrètes passe par la communication dans les médias, qui revêt une importance cruciale. En outre, l'association entretient des contacts étroits avec la plupart des organisations du monde agricole, des associations de consommateurs, des mouvements écologistes et avec les instances confédérales, cantonales et politiques. En adhérant à l'association, vous pouvez apporter vos idées et un soutien financier aux missions qu'elle défend. Pour tout complément d'informations : www.visionlandwirtschaft.ch.

Source : Stöcklin J., Bosshard A., Klaus G., Rudmann-Maurer K. & Fischer M. 2007: Landnutzung und biologische Vielfalt in den Alpen. Fakten, Perspektiven, Empfehlungen. Synthese NFP 48 Forschungsschwerpunkt II « Land- und Forstwirtschaft im alpinen Lebensraum ». vdf-Verlag, Zürich.

La Convention sur la biodiversité

La convention sur la diversité biologique (Convention on Biological Diversity, CBD) est une convention internationale des Nations Unies pour la protection de la biodiversité. Elle a été négociée en 1992 lors du sommet de la terre de Rio de Janeiro. La CBD a vu la participation de 190 parties contractantes. Elle a été signée par 168 États, dont tous les États alpins, et par l'UE.

L'objectif de la Convention sur la biodiversité est le maintien de diversité biologique, l'utilisation durable de ses composantes et la distribution équitable et équilibrée des avantages découlant de l'utilisation des ressources génétiques.

Forte de la participation de 190 parties contractantes, la Convention sur la biodiversité est l'une des conventions internationales les plus prometteuses, mais sa mise en œuvre pratique est difficile. Les États contractants sont engagés à mettre en œuvre la CBD sur le plan du droit international, mais ils n'y sont pas obligés. Voilà pourquoi peu d'États ont



à ce jour présenté une stratégie nationale sur la biodiversité, bien que la CBD soit entrée en vigueur le 29 décembre 1993.

L'utilisation de la biodiversité

Savoir vécu dans les Alpes

Depuis plusieurs siècles, l'homme a soumis l'espace naturel alpin à une utilisation intensive et toujours changeante. La diversité des écosystèmes alpins, qui possèdent une grande variété d'espèces végétales et animales, permet à la population vivant dans cette région de satisfaire ses besoins les plus variés.



© Susanna Grassler

La biodiversité agricole face à un tournant

L'une des composantes essentielles de la biodiversité est l'agro-biodiversité. Dans de nombreuses régions alpines, les surfaces aujourd'hui couvertes de pâturages étaient, il y a peu de temps encore, exploitées de manière intensive : on y cultivait des céréales, des légumes (haricots, petits pois, choux, pommes de terre), des oléagineux (pavot) et des plantes textiles (chanvre, lin), c'est-à-dire des espèces et des variétés culturelles qui, d'une part, fournissaient un rendement relativement sûr et, d'autre part, étaient faciles à stocker pour garantir la subsistance durant les longs mois d'hiver. La sécurité des rendements était assurée non seulement par la culture d'espèces adaptées aux lieux, mais aussi par la variété de ces espèces. Le foin pour animaux domestiques était généralement récolté dans les prairies alpêtres, puis il était transporté jusqu'aux fermes à bord de traîneaux l'hiver. Ces espèces cultivées et de nombreuses races animales ont aujourd'hui été remplacées par l'élevage intensif, et elles ont pratiquement disparu. Parmi les espèces cultivées, les variétés adaptées aux régions de montagne ne se retrouvent plus guère que dans les banques génétiques. Des biotopes fort précieuses ont disparu du fait de l'abandon progressif des terres éloignées, à faible rendement, inaccessibles aux machines, et donc à la pratique du pastoralisme et de la fauche. Il en va de même des connaissances sur la flore sauvage, qui ne sont plus transmises que par les livres.

L'exploitation agricole traditionnelle a forgé l'image des pâturages alpêtres.

Très tôt, les paysans ont défriché des forêts dans des lieux propices. Ils ont transformé les surfaces défrichées en une mosaïque d'écosystèmes agricoles et forestiers, contribuant à accroître considérablement la biodiversité. Ils en ont extrait des aliments, des matériaux pour le chauffage et les constructions, ainsi que les objets de l'artisanat, de la culture et de la tradition. Depuis plusieurs siècles, la diversité biologique alpine est également au service de l'artisanat et de l'industrie, fournissant des matières premières aux régions alpines et extra-alpines. Enfin, le tourisme est largement tributaire de la biodiversité. Ce qui aujourd'hui caractérise les Alpes aux yeux de nombreux profanes – la forêt, les pâturages, l'agriculture alpêtre et les prairies en fleurs – résulte essentiellement de l'influence humaine et de l'exploitation agricole traditionnelle.

Disparition des savoirs sur l'utilisation de la flore sauvage

Autrefois, la cueillette faisait partie intégrante de l'activité paysanne. De nombreuses espèces végétales non cultivées étaient utilisées dans l'alimentation (fruits et légumes sauvages), servaient de re-



© Brigitte Vogl-Lukaszer

La cueillette des plantes sauvages et la confection du « bouquet » béni le 15 août dans les églises sont possibles grâce au savoir que ces femmes font vivre.

mèdes pour les hommes et les animaux, mais aussi de fourrage, de litière et d'engrais. La cueillette était autrefois une activité accessoire effectuée en marge des travaux, par exemple en gardant les animaux, en se rendant aux champs ou pendant les travaux forestiers. Aujourd'hui, le recul de la diversité dans les lieux anthropisés et l'augmentation des foyers dans lesquels l'agriculture n'est qu'une activité secondaire ont réduit l'attrait de la cueillette.

La cueillette des plantes médicinales revêtait autrefois une grande importance. Il y a peu de temps encore, il n'y avait

pas de médecin, et encore moins de vétérinaire dans la plupart des vallées isolées des Alpes. En revanche, on ne manquait pas de sages-femmes expérimentées, de « docteurs des bêtes » et de connaisseuses des plantes. Les végétaux, les minéraux et certains organes d'animaux étaient utilisés seuls ou en combinaison avec d'autres dans des recettes parfois compliquées servant à confectionner onguents, teintures, bains et autres infusions. Des études scientifiques ont montré que ces connaissances sont désormais confinées dans les livres, qu'elles sont rarement transmises, et qu'elles ont été supplantées par l'approche légale de la médecine humaine et animale. Aujourd'hui, il suffit d'un coup de fil pour appeler le médecin, et l'on trouve les médicaments à la pharmacie. En revanche, les herbes sauvages connaissent un regain d'intérêt grâce à leur emploi dans les infusions, les recettes de cuisine alternatives et les applications curatives proposées par les thèrmes et les espaces bien-être des hôtels. Bien que l'on mette en avant leur origine « alpine », il n'est pas rare que les matières premières utilisées soient cultivées ou qu'elles proviennent de récoltes sauvages effectuées dans les pays où les salaires sont plus bas.

© Mario Heinemann / pixelio.de



Herbes médicinales ou cachets ? La connaissance des herbes médicinales est tombée dans l'oubli dans beaucoup d'endroits.

Les jardins paysans dans les Alpes gagnent du terrain

Contrairement à ce que l'on croit, il y a

peu de temps encore les jardins paysans jouaient un rôle marginal dans les Alpes. Certes, on y cultivait les herbes médicinales et les épices les plus répandues, mais leur diversité est un phénomène récent. Le développement des prairies autour des fermes, le recul des surfaces cultivées et des plantes sarclées et le déclin de la cueillette ont favorisé leur essor dans les Alpes. Aujourd'hui, nombre d'agriculteurs y cultivent ce qu'ils trouvaient autrefois « dehors ». Ces jardins reflètent donc la diversité des cultures et de la flore sauvage qui caractérisait autrefois les écosystèmes agricoles et forestiers. Ils recèlent parfois des plantes cultivées alpines et des espèces alpines très rares, qui ont disparu des écosystèmes environnants ou qui n'occupent guère plus que de petites surfaces.

Imbrication de la diversité biologique et de la diversité culturelle

Depuis l'arrivée de l'homme dans les Alpes, la biodiversité est étroitement liée au contexte culturel. Si la pratique de multiples activités était autrefois une question de survie, celles-ci ne sont aujourd'hui guère rentables pour l'exploitant. L'évolution de la civilisation (mais aussi des formes et des droits d'usage) s'accompagne d'une nouvelle utilisation de la biodiversité, qui se manifeste très clairement dans les paysages, les habitudes alimentaires et les



© Extrait du livre «Übern Zaun g'schaut», Brigitte Vogl-Lukasser

Depuis peu, les jardins paysans sont devenus un havre de diversité.

rayons des magasins d'alimentation. La disparition des espèces cultivées, des variétés et des races d'animaux adaptées au milieu et le déclin de l'utilisation des espèces sauvages entraînent la perte irréversible des connaissances sur les plantes adaptées au milieu, leurs propriétés, et leurs modalités de transformation et d'utilisation.

Les agriculteurs bio sont très sensibilisés à ce thème. Ils contribuent à l'utilisation durable de la biodiversité agricole à travers leur production biologique, mais aussi en développant des projets et des produits innovants au niveau alpin.

Parallèlement, les scientifiques s'efforcent de documenter les savoirs menacés

Le changement dans l'utilisation de la biodiversité est reflété dans le changement du paysage.

Dans les familles et les villages, les jeunes ne connaissent plus les *coyon d'leu* (elebore noire), *polaië grasse* (Chénopode Bon-Henri) et autres *ch'ru* (cumin sauvage), il ne comprennent donc plus les termes techniques désignant ces espèces, ne connaissent plus les chants et légendes qui les décrivent et ne savent plus préparer les plats traditionnels utilisant ces ingrédients.

Des projets innovants

Les initiatives se multiplient dans tous les pays alpins pour freiner le recul de la diversité culturelle et biologique dans les Alpes : culture d'espèces et de variétés traditionnelles, préservation des races animales en péril, fabrication de produits d'artisanat typiques et de produits innovants utilisant la biodiversité alpine (se reporter notamment aux sites web Pro Specie Rara et Save Foundation).

cés pour illustrer l'utilisation de la biodiversité alpine sur une base scientifique (se reporter par ex. au site Internet des auteurs). Loin de s'attacher à la conservation figée de la diversité dans les musées et les esprits, les efforts déployés dans le cadre des projets de maintien doivent favoriser la poursuite de la coévolution des plantes sauvages, des variétés culturelles et des races animales, ainsi que la connaissance de l'interaction entre la nature et la culture.

Christian R. Vogl et Brigitte Vogl-Lukasser, Institut d'agriculture écologique, Département des systèmes agricoles durables, Universität für Bodenkultur, Vienne, Autriche

Articles complémentaires des auteurs : www.nas.boku.ac.at/brigitte-vogl-lukasser.html



Dans le livre «Übern Zaun g'schaut» Brigitte Vogl-Lukasser décrit la culture potagère du Tirol de l'est. Au cœur de l'ouvrage se trouvent des agricultrices avec leur savoir sur les plantes cultivées et leur relation très personnelle au potager. 160 p., 112 ill. en couleur, ISBN: 978-3-7022-2819-4

Les fromages, vecteurs de biodiversité végétale, animale et microbiologique

Fromages, biodiversité culturelle et patrimoine

A partir du lait, il existe une multitude de fabrications, de variantes, sous-tendues par des pratiques innombrables, exercées dans des conditions environnementales particulières. Ces interactions donnent leur originalité aux fromages alpins. Les acteurs principaux de cette synergie complexe sont le végétal, l'animal, l'écosystème microbien... et l'homme.



© Francesco Pastorelli

Chaque variété de fromage résulte de conditions particulières qui influencent le goût.

Les systèmes fromagers modèlent et entretiennent les paysages, via l'activité pastorale, support de leur existence. Car les pratiques d'élevage sont aussi étroitement liées à des savoirs sur la nature et l'environnement.

Concurrence pour l'espace

La lutte contre l'enfrichement des prairies d'altitude est un problème bien réel. L'instabilité actuelle du couvert végétal est révélatrice de la fragilité du système d'exploitation et de la désorganisation du mode de gestion communautaire, aggravée par une concurrence pour l'espace. Car la spéculation foncière réduit un peu plus chaque année les terrains disponibles dans les parties basses des communes.

Aujourd'hui, dans un contexte favorable à leur conservation, les races domestiques animales locales – bovines principalement – prennent de plus en plus d'importance dans les appellations d'origine fromagères. La diversité des milieux et des modes de production dans les Alpes donne une importance toute particulière à cette question. Abondance et tarine conti-

nent d'être les vedettes, toutefois, leur existence ne se trouve pas en péril. En revanche, des races locales à très petits effectifs, menacées de disparition, peuvent connaître un sort heureux par leur réintroduction et réactivation dans certaines filières fromagères.

Normes sanitaires et productions locales

Importants supports de la diversité microbienne, les fromages hébergent une quantité impressionnante de microorganismes. Laits, levains, sel ou saumure, planches d'affinage ou vaiselle en bois, atmosphère des locaux favorisent leur multiplication. Beaucoup de ces microorganismes sont apportés par la flore naturelle du lait, ressource biologique capitale qui fait partie intégrante des éléments du terroir.

Les normes sanitaires perturbent souvent les processus de fermentation et d'affinage, clefs de voûte de la spécificité pour une grande partie des fromages traditionnels. Il en va ainsi de l'interdiction de l'usage du bois, dont le rôle commence pourtant à être reconnu. L'obligation d'utiliser des produits détergents provoque un appauvrissement de plus en plus marqué du lait en micro-organismes, à tel point que certains professionnels le qualifient aujourd'hui de « lait mort ».

Penser l'agriculture autrement

L'Appellation d'origine contrôlée permet de penser différemment le développement agricole. Ce sont les pratiques et usages locaux associés à des conditions naturelles particulières qui sont mis en avant pour identifier et maintenir la spécificité d'un produit. Les races locales forment une pièce maîtresse dans des modèles agricoles paradoxalement innovants. Après avoir longtemps mené un combat jugé d'arrière-garde, les défenseurs déterminés de schémas de développement plus respectueux de l'environnement rejoignent les précurseurs d'une nouvelle agriculture.

Le beaufort, le reblochon ou le persillé des Aravis sont l'aboutissement d'une accumulation de savoirs, de pratiques, d'observations, d'ajustements qui passent par une race, un paysage, des pratiques spécifiques d'élevage comme l'inalpage. Tous ces éléments relèvent d'un patrimoine propre à chaque lieu qui se nourrit de l'histoire des hommes et de leur mémoire et continue d'être modelé par eux.

Philippe Marchenay et Laurence Berard
www.ethno-terroirs.cnrs.fr

Extrait de : *Les fromages des Alpes du Nord. Une culture de la montagne. Grenoble, éditions Le Dauphiné, collection « Patrimoines », 2007*

Les projets de CIPRA Allemagne

Évolution du paysage de culture dans l'espace alpin

À travers différents projets, CIPRA Allemagne s'attache à sensibiliser les décideurs et la population à l'ampleur, aux causes et à la dimension écologique, culturelle et touristique de l'évolution paysagère. Dans cette optique, elle entend promouvoir le maintien et le développement d'un paysage culturel attractif et écologique.



© Archiv Bad Hindelang



© Markus Pingold

Les photos des siècles derniers, tels que ces clichés comparant la Jochstrasse à Bad Hindelang (1929 et 2001), montrent les transformations du paysage.

Vers les années 1950/1960, le déclin de la société agricole a entraîné des mutations vertigineuses dans les Alpes : alors que les lieux périphériques difficiles à exploiter étaient abandonnés, dans plusieurs régions alpines, les vallées d'accès facile et bénéficiant d'une situation privilégiée ont été le théâtre d'une lutte acharnée pour conquérir les surfaces destinées à l'agriculture intensive, à l'expansion urbaine, aux transports et au tourisme. D'une part, ces mutations ont eu un énorme impact sur le paysage et, donc, sur le tourisme et l'identité de la population. D'autre part, elles ont influencé la biodiversité et les grandes fonctions écologiques du paysage, notamment la protection contre les risques naturels, la rétention des crues et le stockage du CO₂.

Projet Interreg dans l'Allgäu et le Tirol

Dans le cadre d'un projet Interreg transfrontalier, CIPRA Allemagne a analysé l'évolution du paysage depuis le début du XIXe siècle dans le territoire alpin du district de l'Oberallgäu et dans la vallée voisine de Tannheim. Les résultats du projet, qui comprend cinq mémoires et les extraits d'une thèse de doctorat, ont été diffusés à travers diverses initiatives : plusieurs conférences, un livre, une exposition et un site Internet (www.landschaftswandel.com). Des ateliers communaux ont abordé le thème des stratégies d'action communales pour maîtriser l'évolution future du paysage. Pour prendre en compte l'importance de la diver-

sité des paysages culturels dans l'identité des habitants, le tourisme et la biodiversité, il importe de développer des instruments et des mesures encourageant l'évolution des paysages dans le sens des souhaits de la société, mais aussi de la stabilité et de la diversité des paysages écologiques.

Ainsi, des études suisses ont montré que transformer les subventions axées sur les produits et les paiements directs globaux en paiements directs liés aux prestations destinées à l'agriculture de montagne permet de maintenir la spécificité de l'agriculture alpine (voir les articles des pages 11 et 12 de ce numéro ; Stöcklin et al. 2007). La gestion prévoyante des surfaces doit s'efforcer de contrecarrer l'expansion continue des établissements humains.

En coopération avec plusieurs communes bavaoises et tyroliennes, CIPRA Allemagne a entamé un projet transfrontalier d'entretien du paysage axé sur la pratique. Ce projet prévoit de développer et de mettre en œuvre un concept visant à laisser inoccupées les surfaces d'une grande valeur paysagère écologique et esthétique, par exemple en les destinant au pastoralisme (ovins et caprins).

Exposition « Invasion végétale et urbaine »

Dans le cadre du projet Allgäu, le rapprochement de photographies paysagères anciennes avec des photographies actuelles s'est avéré très efficace pour favoriser la sensibilisation du public : en effet, ces clichés documentent de ma-

nière impressionnante l'évolution du paysage, tout en se passant de longues explications. Voilà pourquoi CIPRA Allemagne a décidé, en coopération avec le Club alpin allemand et Feneberg Lebensmittel (programme « Von hier »), d'organiser un concours photographique intitulé « Mutation du paysage dans les Alpes bavaoises ». Cette initiative a permis de réunir une documentation impressionnante qui rend compte de l'évolution du paysage : plus de 170 paires de photographies peuvent être consultées sur Internet (www.landschaftswandel.de) grâce à une carte interactive. Les meilleures contributions seront illustrées dans une exposition qui se tiendra au Musée alpin du Club alpin allemand (Munich) du 18 avril au 22 juin.

Andreas Gütler, Directeur de CIPRA Allemagne



Les résultats du projet Allgäu ont été réunis dans le livre « Allgäu im Wandel – eine fotografische Zeitreise durch das obere Allgäu und das Tannheimer Tal ». Cet ouvrage contient de nombreux rapprochements entre clichés anciens et récents. 96 pages, 17,50 €. Pour l'acheter, s'adresser à CIPRA Allemagne.

Portrait de Silvio Barbero

« L'amour pour l'environnement peut passer aussi par la gourmandise... »

Silvio Barbero est secrétaire national de Slow Food Italia. Depuis la constitution de Slow Food il a toujours occupé des postes à responsabilité dans le cadre de l'association : en 1990 il est devenu président de la société qui organise pour le compte de Slow Food les grandes manifestations comme le Salon du Goût et Cheese.



© Slow Food

« Slow Food » signifie « alimentation lente ». C'est un concept qui exprime le plaisir à table. Mais l'organisation qui porte ce nom n'est pas seulement une réponse à la propagation du « fast food ». Comment est née l'organisation ?

Slow Food naît comme une association dont le but est de donner à la nourriture et au plaisir de manger une connotation culturelle : une association d'œno-gastronomes à l'origine, puis d'éco-gastronomes, et aujourd'hui de néo-gastronomes. Ce n'est plus seulement le produit final, la « nourriture », qui est pris en considération, mais toute la filière de production, des champs à la table, et tout particulièrement le mode de production. Les modèles industriels privilégient la quantité et l'homologation, et ils n'ont que bien peu d'attention pour les aspects sociaux et environnementaux.

Slow Food a pris position au contraire en faveur de modèles de production et de distribution qui ont comme objectif la qualité, aussi bien des produits que du territoire d'où ils proviennent. Nous pensons qu'une nourriture bonne et de qualité est synonyme d'un environnement sain.

Selon une étude du Zukunftsinstitut Deutschland (Institut pour l'avenir d'Allemagne), Slow Food est une des 18 tendances qui influenceront la vie de demain dans le domaine de l'alimentation. Vous l'imaginiez il y a 20 ans ? Quel est le secret de ce succès ?

Quand nous avons créé Slow Food nous ne nous attendions pas à ce succès. Mais nous étions certains qu'il fallait recréer un rapport culturel avec la nourriture qui était en train de se perdre. Pour ce faire nous étions conscients qu'il fallait sortir du cadre élitaire des gourmets ou des associations professionnelles : il fallait toucher un public plus vaste. Un des facteurs de notre réussite a été la capacité de redécouvrir le lien entre l'environnement et les produits gastronomiques et vinicoles et de réévaluer la culture paysanne.

Slow Food s'implique pour la conservation des traditions culinaires régionales qui utilisent des produits locaux. Mais quel rapport y a-t-il entre la promotion de productions agricoles régionales et la variété biologique ? Comment est née la Fondation Slow Food pour la biodiversité et avec quels objectifs ?

De multiples réflexions sur la nourriture nous ont amenés à établir que pour défendre la bonne nourriture il est nécessaire de défendre la biodiversité. Dans un contexte dans lequel des espèces de plantes et d'animaux sont perdues tous les ans, il fallait intervenir. On ne pouvait pas se limiter à dénoncer.

Silvio Barbero, né à Bra, dans le Piémont, en 1952, a été parmi les fondateurs avec Carlo Petrini du mouvement Slow Food qui s'est développé en Italie à la fin des années 1980. Actuellement il est aussi responsable du programme d'éducation alimentaire et d'éducation du goût dans les écoles. Il suit également pour Slow Food les thèmes liés à la montagne.

Nous nous sommes toujours efforcés de donner de l'importance à des projets concrets. La Fondation Slow Food pour la biodiversité a été créée pour protéger la biodiversité, et en conséquence des productions déterminées.

Le but de la fondation est de financer, entreprendre des initiatives pratiques, soutenir de petites productions qui risquent de disparaître, emportées par le marché mondialisé, relancer – avec le soutien de ce que nous appelons « communautés de nourriture » – des modèles d'économie locale qui s'opposent aux modèles de l'économie globale. En soutenant certaines productions on favorise la diversité culturelle et on protège la biodiversité.

La protection de la gastronomie passe par la protection de la biodiversité.

Dans quelle mesure la diminution des emplois et le vieillissement dans le secteur de l'agriculture se répercutent-ils sur la biodiversité ?

Les chiffres sont dramatiques : en Italie, après la guerre, la moitié de la population travaillait dans l'agriculture, maintenant cette proportion est tombée à moins de 5%. Dans les pays en développement, en outre, les agriculteurs sont en marge de la vie sociale. En perdant des agriculteurs on perd des traditions, on perd les savoirs, des techniques de travail particulières disparaissent entraînant la disparition d'espèces animales et végétales. Il s'agit d'une alarme qui ne concerne pas seulement la biodiversité ou les productions agroalimentaires, mais c'est une crise que nous pouvons qualifier d'« anthropologique ». Parmi les territoires ruraux, la montagne est celui qui plus que tous les autres est capable de maintenir des éléments de diversité biologique et culturelle, car en montagne les modèles de production industrielle n'arriveront pas à s'affirmer.

Quelles initiatives proposez-vous pour sauvegarder l'agriculture et les petites productions agroalimentaires de montagne ?

La montagne est un des territoires où nous devons absolument intervenir, car la pratique agricole des territoires de montagne peut nous fournir des indications et des instruments pour relancer des modèles de production durables. En montagne, le lien entre le terroir et le produit agricole est très fort. Les « Sentinelles » sont une de nos initiatives pour préserver les petites productions agroalimentaires en particulier dans les territoires de montagne.

Vous nous expliquez de quoi il s'agit ?

Lorsqu'on repère un produit qui risque de disparaître (parce qu'il ne reste que quelques petits producteurs) le groupe de soutien (la Sentinelle) se mobilise avec pour objectif de conserver cette production, éventuellement en la codifiant afin de garantir une qualité organoleptique pour répondre aux demandes des consommateurs, et de chercher à la rendre économiquement durable. Le produit de la Sentinelle doit être bon (qualité pour le consommateur), propre (qualité environnementale) et équitable (garantie de revenu pour celui qui le produit). Beaucoup de Sentinelles ont atteint ce résultat ; elles sont



© Francesco Pastorelli

Le mouvement Slow Food promeut le droit au plaisir, à table mais aussi ailleurs. Slow Food étudie, défend et divulgue les traditions agricoles, vinicoles et gastronomiques, de tous les coins de la Terre pour que les générations futures connaissent elles aussi les saveurs d'aujourd'hui. Au travers de l'éducation alimentaire il permet aux consommateurs d'orienter les choix de production vers la qualité économique, environnementale et sociale. Slow Food est une association internationale qui compte 86'000 adhérents dans 130 pays du monde.

Ses initiatives comprennent des projets (200 Sentinelles en Italie et plus de 100 Sentinelles internationales), des publications, des événements (plus de 5'000 paysans, éleveurs, pêcheurs et producteurs artisanaux ou de l'agroalimentaire du monde entier sont intervenus à Terra Madre), des manifestations (le Salon du Goût 2006 a reçu 172'000 visiteurs). Slow Food a fait de la jouissance gastronomique un acte politique, car derrière un bon plat il y a des choix qui sont faits dans les champs, dans les vignobles, sur les bateaux de pêche, dans les écoles, dans les gouvernements. Et chacun de ces choix a une saveur différente.

www.slowfood.com

d'ailleurs nombreuses en montagne, par exemple celle du fromage Bitto, de la race ovine sambucana ou des châtaignes séchées de Calizzano.

Comment doit-on interpréter l'appel lancé par le président de Slow Food Carlo Petrini lorsqu'il a reçu le prix Binding : « Rendre aux agriculteurs la dignité de leur travail!!! » ?

Cela signifie restituer à ceux qui travaillent à de petites productions, souvent considérées marginales, la conscience qu'ils représentent une valeur. La valeur, ce n'est pas seulement l'aliment produit ou la biodiversité conservée grâce aux pratiques agricoles, mais c'est le travail d'un paysan, d'un fromager, d'un berger. Et le consommateur doit aussi se rendre compte de la valeur qu'il y a dans ce travail pour obtenir un produit agricole déterminé. C'est de cette façon que se construit la « communauté de nourriture », qui renforce le lien consommateur - producteur.

Slow Food s'oppose fermement aux OGM et aux firmes multinationales qui défendent le droit de

brevetage des semences. Quels sont les dangers que comportent le recours aux OGM et le brevetage des semences par les multinationales de l'agro-business ?

Il a été prouvé que l'utilisation d'OGM en agriculture n'est pas en mesure de faire face aux problèmes de la faim dans le monde. De plus, la production de plantes génétiquement modifiées entraîne la perte de la biodiversité. La nature nous fournit les moyens pour résoudre tous les problèmes sans recourir à des manipulations ; avec les OGM en particulier, c'est le monde de l'agriculture biologique et de qualité qui est frappé. Les multinationales qui veulent breveter les semences sont une atteinte à la liberté des producteurs et des consommateurs : la nature ou les espèces végétales et animales, qui sont le fruit du travail millénaire de sélection de la part des paysans, ne peuvent être brevetées.

Que peuvent faire les agriculteurs individuellement contre l'excès de pouvoir des grandes multinationales ?

Le monde agricole ne doit pas subir le chantage des multinationales et devenir subalterne. Devenir subalterne des multinationales de l'industrie agroalimentaire signifierait maintenir en état de pauvreté un nombre incroyable de paysans dans le monde entier. D'un côté, nous lançons des appels aux gouvernements nationaux pour qu'ils contrent l'activité de ces multinationales. De l'autre, nous encourageons et appuyons des

campagnes sur la « protection des semences » comme celle développée en Inde par Vandana Shiva. Un concept clé qui peut être utile à ce propos est la coproduction.

Qu'est-ce que vous voulez dire par là exactement ?

Le consommateur est le dernier maillon du système de production. Il reste en dehors, dans l'ignorance. Notre objectif est de faire en sorte qu'il en devienne partie intégrante et influente. Nous voulons réactiver un rapport direct entre le monde agricole et le monde des consommateurs. Les choix des consommateurs peuvent conditionner les modèles de production. Ils peuvent « décider » quel modèle de production soutenir en devenant coproducteurs..

Que pensez-vous de la dégénération du marché mondial : la bresaola de la Valtellina faite avec de la viande brésilienne...

La question de la bresaola réalisée avec de la viande brésilienne n'est qu'un des nombreux exemples de dégénération du marché global. Les marchandises voyagent à travers les continents et des productions locales sont abandonnées. Il faut au contraire renforcer et valoriser les économies locales. Cela irait tout à l'avantage des paysans, des consommateurs, mais aussi de l'environnement.

Interview par Francesco Pastorelli, Directeur CIPRA Italie

Projet « Continuum » de CIPRA, ALPARC, ISCAR et WWF

Mettre en réseau les partenaires pour relier les habitats

L'utilisation intensive de l'espace alpin aggrave le morcellement et le mitage du paysage. Les habitats naturels sont de plus en plus réduits, isolés, fractionnés, quand ils ne disparaissent pas totalement, ce qui menace la survie de nombreuses espèces végétales et animales.

Le projet « Continuum écologique » promu par la CIPRA, ALPARC, l'ISCAR et le WWF a pour objectif de créer dans les Alpes un réseau écologique permettant la migration des animaux et des plantes. Il aide les États alpins à respecter leurs engagements en faveur du maintien de la biodiversité.

Régions pilotes : un rôle de pionnier

Les opportunités de mise en œuvre des réseaux écologiques sont explorées dans quatre régions pilotes représentant divers territoires écologiques, sociaux et économiques dans plusieurs États alpins. Dans certaines d'entre elles, la mise en œuvre des réseaux écologiques est déjà une réalité.

Voici les régions qui participent au projet « Continuum » : région frontalière germano-autrichienne de Berchtesgaden-Salzburg, département français de l'Isère, région autrichienne autour des parcs nationaux de Kalkalpen et de Gesäuse, et région située à la frontière de la Suisse et de l'Autriche (Parc national suisse, Parc naturel du Haut-Adige et Parc national du Stelvio).

Des méthodes concertées pour un objectif commun

Une série d'ateliers et de manifestations est actuellement organisée pour permettre aux experts et aux représentants des quatre régions pilotes d'échanger leurs expériences et de concerter leurs procédures. Sur la base des résultats des initiatives déjà réalisées, 16 experts se sont réunis en décembre dernier pour examiner les meilleures méthodes de mise en œuvre des réseaux écologiques. Les thèmes en question seront discutés au mois d'avril dans le cadre d'un atelier réunissant des représentants des régions pilotes, qui permettra de construire une boîte à outils méthodologique. L'atelier sera également l'occasion de rédiger un catalogue de mesures, qui énumérera non seulement les mesures envisageables pour mettre en œuvre les réseaux écologiques, mais analysera aussi leur faisabilité.

Parmi les initiatives communes du projet « Continuum » et de la plate-forme « Réseau écologique » de la Convention alpine, nous signalons la mise en ligne prochaine du site www.alpine-ecological-network.org (en). Ce site fournit des informations



© Uwe Steinbrich / pixelio.de

Les couloirs écologiques permettent la traversée de barrières telles que les autoroutes.

actualisées sur les initiatives de création d'un réseau écologique dans les Alpes, ainsi que sur les manifestations, les publications et les liens utiles. En outre, une base de données permet de rechercher des experts et des projets. Enfin, le projet « Continuum » et la plate-forme publieront au printemps une brochure consacrée aux réseaux écologiques dans les Alpes, qui sera disponible dans les quatre langues alpines et en anglais.

Engagement européen en faveur du réseau écologique

Dans le cadre de la 9^{ème} Conférence des États parties consacrée à la Convention sur la biodiversité (COP9 CBD) qui se tiendra au mois de mai à Bonn, la plate-forme organise avec le projet « Continuum » un événement parallèle consacré à l'interconnexion des habitats. À cette occasion, un Memorandum of Understanding sera signé entre la Convention alpine, la Convention des Carpates et la Convention sur la Biodiversité (CBD).

D'autres activités et projets sont prévus dans les années à venir. Des thèmes tels que la gestion des données, l'analyse des barrières écologiques, les bases légales et la mise en œuvre des mesures élaborées dans les régions pilotes seront à l'ordre du jour.

Informations sur le projet « Continuum » : www.cipra.org/de/CIPRA/cipra-international/aktivitaeten-und-projekte/oekolog_kontinuum (de/en/fr/it/s)

Aurelia Ullrich, CIPRA International

Conduire rend impuissant

Espace aérien au-dessus de l'Europe

Bientôt, l'espace aérien au-dessus de l'Europe sera encore plus sûr, et surtout plus sain : d'ici la fin de l'année, il sera totalement ou presque totalement interdit de fumer dans les cafés-restaurants et sur les lieux de travail de 23 (sur 31) pays européens de l'UE et de l'AELE. Ainsi, les Alpes revivront, ou du moins on y mourra moins. Prenons l'exemple de la Suisse, où plus de 8 000 personnes décèdent chaque année des suites de l'inhalation de fumée contenant de la nicotine, des condensats et du goudron. Il n'y aura plus de tabac dans les lieux publics. On vivra donc plus longtemps... en tout cas le temps paraîtra plus long en l'absence de pauses cigarette.

Autre bonne nouvelle : l'espace jambier sera aussi plus en sûreté. D'après les statistiques, tous les dix ans en Suisse un enfant est tué par un chien, d'où l'obligation du port de la muselière et l'imposition de mesures draconiennes pour les chiens dangereux.

Quant à l'espace des transports, c'est l'un des derniers domaines vraiment dangereux pour Homo Sapiens. Les statistiques l'indiquent clairement : les transports sont beaucoup plus dangereux que les chiens de combat et presque autant que la fréquentation de fumeurs invétérés. En Suisse, la pollution atmosphérique provoquée par les transports tue cinq personnes par jour, chiffre qui n'inclut pas les victimes de la route. Les politiques agiront-ils de manière aussi résolue dans ce domaine ?

Le train de mesures suivant est facilement transposable de la cigarette à la voiture.

Première étape : la menace de mort. Les voitures doivent arborer des panonceaux du genre « Le CO₂ rend impuissant », « Conduire nuit aux fœtus » ou tout simplement « Cette voiture peut tuer ».

Deuxième étape : selon le même principe que la protection des fumeurs passifs, l'installation de tuyaux acheminant les gaz d'échappement directement dans l'habitacle de la voiture est obligatoire ; en politique environnementale, c'est ce que l'on appelle le principe du pollueur-payeur.

Troisième étape : la conduite n'est autorisée qu'en salle, dans des bâtiments équipés de filtres à gaz d'échappement. Un nouveau business voit le jour dans le secteur des parcs à thème : destinés aux irréductibles de la voiture, ils permettront aux constructeurs automobiles de compenser leurs pertes économiques.

Dernière étape : l'arrêt complet. Non seulement les poumons des automobilistes en profitent, mais aussi la circulation routière.

Et pour finir respirons tous à pleins poumons !

Andreas Götz, Directeur de CIPRA International

Postcode 1

Zutreffendes durchkreuzen – Marquer ce qui convient Porre una crocette secondo il caso					
Weggezogen; Nachsendefrist abgelaufen A démissionné; Délai de réexpédition expiré Traslocato; Termine di rispedizione scaduto	Adresse ungenügend insuffisante Indirizzo insufficiente	Un- bekannt Inconnu Sconosciuto	Nicht abgeholt Non récl. Non ritirato	Annahme verweigert Refusé Respinto	Ge- storben Décédé Deceduto



semaine alpine 2008

innover
[dans]
les Alpes

11 au 15 juin
l'Argentière-la-Bessée



**La Semaine alpine 2008, un regard historique et prospectif sur l'innovation dans les Alpes.
Le programme de la Semaine alpine est inclus au milieu de cette revue.**

Mentions légales

Bulletin d'information trimestriel de la CIPRA

Rédaction : CIPRA International: Andreas Götz (rédacteur en chef), Hemma Burger-Scheidlin, Claudia Pfister – Autres auteurs/auteures : Andreas Bosshard, Andreas Götz, Jean-Paul Guérin, Andreas Güntler, Philippe Marchenay et Laurence Berard, Francesco Pastorelli, Josef H. Reichholf, Aurelia Ullrich, Christian R. Vogl et Brigitte Vogl-Lukasser, Iwar Werlen – Traductions : Annie le Bris, Lea Caharija, Franca Elegante, Nathalie Ferretto, Marianne Maier, Nataša Leskovic Uršič, Christine Weise – Relecture : Claire Simon – Reproduction avec mention de la source – Versions française, italienne, allemande et slovène Tirage : 11'800 ex. – Concept graphique : Atelier Silvia Ruppen, Vaduz – Mise en page : Mateja Pirc, Petra Beyrer – Impression : Gutenberg AG, Schaan/FL.

CIPRA International

Im Bretscha 22, FL-9494 Schaan
Tel. 00423 237 40 30, Fax. 00423 237 40 31
international@cipra.org, www.cipra.org

COMITÉS NATIONAUX

CIPRA Österreich c/o Umweltdachverband

Alser Strasse 21/5, A-1080 Wien
Tel. 0043 1 401 13 36, Fax 0043 1 401 13 50
oesterreich@cipra.org, www.cipra.org/at

CIPRA Schweiz Hohlstrasse 489, CH-8048 Zürich

Tel. 0041 44 431 27 30, Fax 0041 44 430 19 33
schweiz@cipra.org, www.cipra.org/ch

CIPRA Deutschland Heinrichgasse 8

D-87435 Kempten/Allgäu
Tel. 0049 831 52 09 501, Fax: 0049 831 18 024
Info@cipra.de, www.cipra.de

CIPRA France 5, Place Bir Hakeim, F-38000 Grenoble

Tel. 0033 476 48 17 46, Fax 0033 476 48 17 46
france@cipra.org, www.cipra.org/fr

CIPRA Liechtenstein c/o LGU

Im Bretscha 22, FL-9494 Schaan
Tel. 00423 232 52 62, Fax 00423 237 40 31
liechtenstein@cipra.org, www.cipra.org/li

CIPRA Italia c/o Pro Natura

Via Pastrengo 13, I-10128 Torino
Tel. 0039 011 54 86 26, Fax 0039 011 503 155
italia@cipra.org, www.cipra.org/it

CIPRA Slovenija Trubarjeva 50, SI-1000 Ljubljana

Tel. 386 (0) 59 071 322
slovenija@cipra.org, www.cipra.si

REPRÉSENTATION RÉGIONALE

CIPRA Südtirol c/o Dachv. für Natur- und Umweltschutz

Kornplatz 10, I-39100 Bozen
Tel. 0039 0471 97 37 00, Fax 0039 0471 97 67 55 info@
umwelt.bz.it, www.umwelt.bz.it

MEMBRE ASSOCIÉ

Nederlandse Milieu Groep Alpen (NMGA)

Keucheniusshof 15, 5631 NG Eindhoven
Tel. 0031 40 281 47 84
nmga@bergsport.com, www.nmga.bergsport.com



CIPRA Info est publié avec l'aide
financière de la Aage V. Jensen
Charity Foundation, Vaduz/FL